JEAN-CLAUDE FREDOUILLE

(1934-2012)

Une longue maladie, selon l'euphémisme consacré, a emporté mon prédécesseur, le Professeur Jean-Claude Fredouille, au matin du jeudi 19 juillet 2012, à l'approche de son 78e anniversaire. S'il repose à présent au bord du lac d'Annecy, il était né, le 31 juillet 1934, à Oran, dans une Algérie qui était alors française ; il commença ses études supérieures à la Faculté des Lettres d'Alger, où André Mandouze et René Braun allaient très vite orienter ses intérêts vers la littérature chrétienne de l'Afrique romaine, et singulièrement vers Tertullien ; agrégé de Lettres en 1960, il devint peu après assistant, puis maître-assistant, dans cette Sorbonne où, en 1985, il reviendrait achever sa carrière universitaire en qualité de professeur, y succédant à André Mandouze après avoir dispensé son enseignement dans les universités de Toulouse II puis de Lyon III. Entre-temps, il avait élaboré sous la direction de Jacques Fontaine sa grande thèse d'Etat sur *Tertullien et la conversion de la culture antique* ; soutenue en Sorbonne en 1971, elle fut publiée par l'Institut d'Etudes Augustiniennes en 1972, dans une Collection prestigieuse qu'il allait longuement et activement diriger plus tard, de 1990 à 2009, en attendant que lui succédât alors dans cette charge son disciple Frédéric Chapot, aujourd'hui professeur à l'université de Strasbourg. A la faveur de l'inscription au programme des agrégations, de 2012 à 2014, de deux œuvres de Tertullien où se pose, avec une particulière acuité, la question du rapport du premier christianisme avec la civilisation antique, l'IEA a décidé de rééditer cette contribution majeure, mais depuis longtemps épuisée, de la philologie française à la connaissance du Carthaginois et de sa culture ; si le sort n'a malheureusement pas voulu que son auteur en vît la republication, du moins cette dernière est-elle accompagnée de l'impressionnante liste de ses travaux : 11 livres, dont plusieurs éditions critiques, 8 ouvrages collectifs, plus de 60 essais.

On se reportera à ce volume, ou à la notice nécrologique à paraître dans la *REAug* en 2013, pour en connaître le détail. On rappellera simplement ici que, si Jean-Claude Fredouille fut un éminent spécialiste, de notoriété internationale, de Tertullien et de sa réception, ainsi que de l'apologétique chrétienne de langue latine ou grecque, mais aussi l'auteur de nombreux articles sur les principaux Pères latins du IIIe au Ve siècle, il ne cessa jamais de s'intéresser à l'ancrage antique et romain de ces penseurs chrétiens, éditant et commentant le livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée, étudiant pour eux-mêmes ou à travers leur *Fortleben* Lucrèce, Cicéron ou Sénèque, dirigeant même la belle thèse consacrée à ce dernier par Mireille Armisen-Marchetti. Sans dédaigner les aspects les plus concrets de la civilisation romaine — comme l'attesta d'emblée son premier livre, tant de fois réédité et traduit, le petit *Dictionnaire* qu'il consacra à celle-ci chez Larousse en 1968, et que tout latiniste a utilisé depuis lors —, sans négliger les questions d'esthétique et d'écriture, de linguistique et de rhétorique (il nourrissait une admiration aussi profonde que touchante pour Jacques Perret, et aimait rappeler aux étudiants la nécessité de bien connaître Cicéron et Quintilien), c'est néanmoins à la littérature d'idées, philosophique et religieuse, théologique et spirituelle, qu'il a consacré ses plus nombreux et plus fameux travaux, capable qu'il était comme peu d'autres de suivre le développement d'un concept de ses sources antiques et païennes à ses développements dans le christianisme, que l'on pense à telles notices fouillées sur l'idolâtrie (« Götzendienst »), les païens (« Heiden ») ou les genres de vie (« Lebensform ») dans le très savant *Reallexikon für Antike und*

Christentum — remarquable instrument bien trop peu fréquenté par les antiquisants « classiques », mais dans le projet intellectuel duquel le tour d'esprit de Jean-Claude Fredouille s'épanouissait tout naturellement — ou à telles synthèses plus accessibles mais non moins précieuses sur « Les écrivains et le sacré à Rome », sur « Les lettrés chrétiens face à la Bible », sur « L'apologétique chrétienne antique » ou sur « Le héros et le saint ». Et de fait, si Jean-Claude Fredouille était parfaitement à l'aise dans l'érudition la plus exigeante, sans doute est-ce son vigoureux esprit de synthèse, devenu si peu commun en une époque d'hyper-spécialisation, qui le distinguait tout particulièrement, comme sa capacité à envisager les plus vastes sujets d'un point de vue dominant : aussi contribua-t-il puissamment, en bien des domaines, à la diffusion du savoir, par exemple avec les remarquables chapitres 10 à 12 de la *Littérature latine* qu'il a publiée en 1993 puis rééditée avec Hubert Zehnacker, accompagnant cet excellent manuel d'une *Anthologie* fort bien conçue, qui n'eut malheureusement pas le succès qu'elle méritait. La richesse de sa conversation laissait d'ailleurs mesurer l'ampleur de sa culture, sans rien « qui pèse ou qui pose ».

Ami d'un atticisme limpide et hostile aux logorrhées jargonnantes, informé des travaux les plus récents mais insouciant des modes passagères, capable au besoin d'une ironie aussi féroce que saine, esprit libre et indépendant, Jean-Claude Fredouille, par ailleurs tennisman passionné, ne fut pas seulement un savant de cabinet : au contraire, en latiniste conscient des devoirs de l'intellectuel dans la cité, il n'hésita pas à prendre de lourdes responsabilités dans toutes les instances, locales et nationales, où se joue une grande part du sort de nos disciplines ; ainsi fut-il Président de l'APLAES, Vice-Président du Conseil scientifique de l'université Paris IV-Sorbonne, et Président de la 8e section du CNU. Mais il savait bien que la meilleure légitimité que nous puissions avoir au sein de ces instances procède en dernière analyse de notre rayonnement scientifique, par nos travaux personnels, par les recherches que nous accompagnons et par nos engagements collectifs. C'est pourquoi il m'a semblé naturel de conclure cet hommage sur l'important rôle joué par Jean-Claude Fredouille à la tête d'organismes savants : notre Société des Etudes Latines, qu'il présida en 1993, mais surtout son cher Institut d'Etudes Augustiniennes, aux destinées duquel il veilla de 1990 à 2006, quatre ans après avoir quitté la Sorbonne. Il se dévoua passionnément à cette tâche et à cette institution, qu'il aimait de manière manifeste, et eut à cœur de ménager à l'IEA les meilleurs partenariats scientifiques possibles, jusqu'à l'intégration de ce dernier au sein de l'actuelle UMR 8584 du CNRS. D'un institut aussi prestigieux auprès des spécialistes que méconnu hors de leur cercle, il voulut accroître la notoriété et le rayonnement, notamment par une politique de publication ambitieuse et aussi soutenue que possible ; avec le soutien amical et fidèle de René Braun et de Pierre Petitmengin, il pourvut chaque année le second fascicule de la *REAug* d'une précieuse *Chronica Tertullianea et Cyprianea*, qui très vite s'imposa parmi les spécialistes du christianisme pré-nicéen ; quelques années plus tard, il donna une impulsion décisive au réseau de documentation « Premier Millénaire Chrétien » (cco-pmc.org), si utile aujourd'hui. Sachant fédérer les énergies en payant d'exemple, animé du zèle inlassable d'un véritable « entrepreneur », il put s'entourer de collaborateurs dévoués, qui l'aidèrent à mener à bien ce beau projet, et auxquels il rendait très volontiers hommage. Le bilan de ses seize années de présidence, par lui dressé lors de l'Assemblée générale de l'IEA en octobre 2006, est d'une éloquence qui se passe de commentaires — et l'on conçoit qu'il ne se soit pas arraché sans douleur à une activité si chère lorsque la retraite l'y amena.

A beaucoup de ceux qui l'ont connu, Jean-Claude Fredouille laissera le souvenir d'un esprit ouvert, d'un vaste savoir et d'une distinction frappante : une certaine idée d'un Professeur des Universités, pourrait-on dire, et, non sans panache, l'idéal

d'une culture engagée dans l'action. Ainsi la dédicace lapidaire de sa grande thèse, *Meis*, qui en un seul mot peut valoir pour la famille et les amis, mais aussi pour les collègues, les maîtres de naguère et les disciples de demain, marque-t-elle le lecteur par une sobriété romaine qui convenait bien à l'élégance intellectuelle de ce savant latiniste, souvent souriant, parfois amer, toujours brillant, jamais las de réfléchir et d'entreprendre.

Vincent Zarini